



Malheureusement, on n'a pu rien en tirer.



Elle nous a juste dit que les canoles de Georges, son mari, étaient bien meilleures que celles de son concurrent.



On lui a dit qu'on voulait quand même des renseignements sur les canoles de monsieur Hamel.



Mais tout ce qu'elle répondait, c'était que les canoles de Georges étaient les meilleures.



Alors on a compris que pendant le siècle dernier, les canoles étaient un sujet sensible et qu'entre fabricants de canoles, c'était presque la guerre.



A Massignac, le moule à canoles était une plaisanterie, comme un poisson d'avril.

# LE MARÉCHAL-FERRANT



Je m'appelle Fernand Ladrat. Je suis maréchal-ferrant de père en fils depuis trois cents ans.



Je fais partie d'une famille qui a démarré le métier vers 1 700 et des poussières.



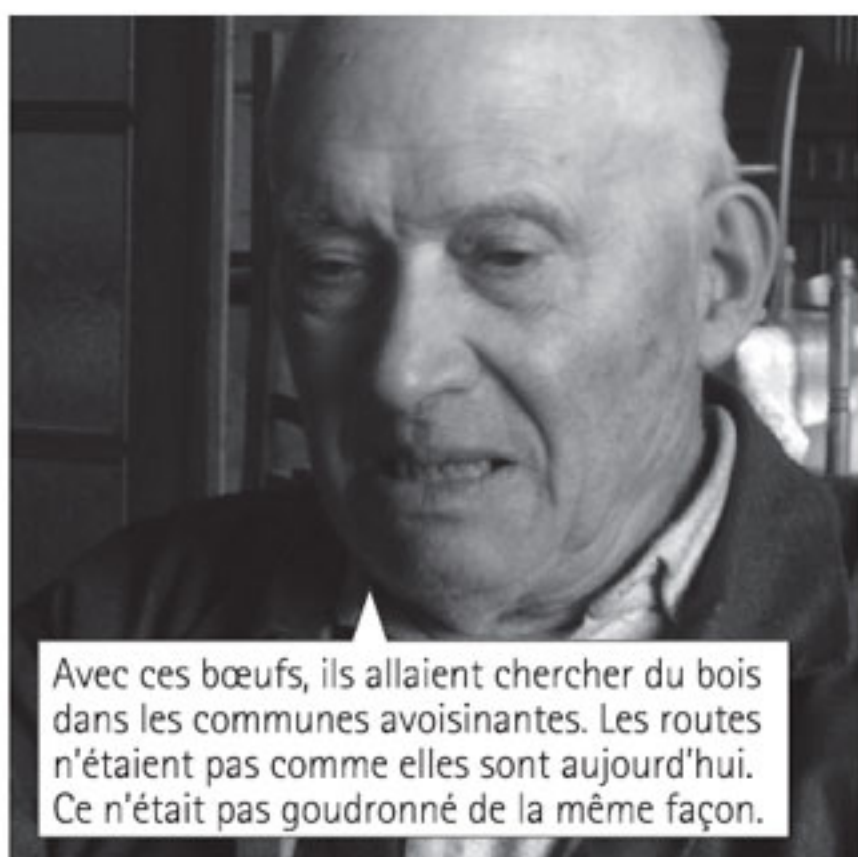
A quatorze ans, j'ai quitté l'école après le certificat d'études. J'ai démarré en temps de guerre avec mon grand-père.



Quand on démarre, on n'est pas bien malin et pourtant je me figurais que j'allais tout faire.



On ferrait les chevaux dans le tramail. Les Joslet de Cherves venaient avec leurs bœufs et ça se passait le dimanche matin.



Avec ces bœufs, ils allaient chercher du bois dans les communes avoisinantes. Les routes n'étaient pas comme elles sont aujourd'hui. Ce n'était pas goudronné de la même façon.



Les Joslet se servaient des salers. Ces bœufs avaient des cornes aussi grosses que mon bras.



Aujourd'hui, ils ont les tracteurs, tout ce qu'il faut pour débarder le bois. A ce moment-là, c'étaient les bœufs qui le faisaient.



Mon père ferrait les chevaux, les pieds devant. Moi, je ferrais les pieds derrière parce que c'était plus facile à ferrer.



Quoique ça ne se fait pas tout seul non plus !



On mettait les sangles. Ces sangles étaient levées de manière que les pieds ne portent pas à terre. On les levait à peine.



Moi qui les ai vus le matin, c'était comme un champ de foire quand on se levait.



A l'époque, on commençait aussitôt qu'on voyait.



Moi, je me rappelle que l'hiver, on nettoyait les prés, on balayait. Maintenant, tout ça ne se fait plus.



Je ne sais pas si les jeunes pourraient revenir à ce travail-là. Il ne leur faudrait pas cent hectares.



A l'armée, je ferais les chevaux. Il y avait l'entretien de cent cinquante chevaux.



Je travaille encore. L'autre jour, j'ai ferré deux chevaux. Deux le matin, deux l'après-midi. Quand il y a des concours, on ferre davantage.



Ce n'est pas des métiers qui rapportent bien. Il faut travailler beaucoup pour ne gagner guère.



Mais j'ai la passion du métier. C'est parce que j'ai aimé ce métier que j'ai continué.



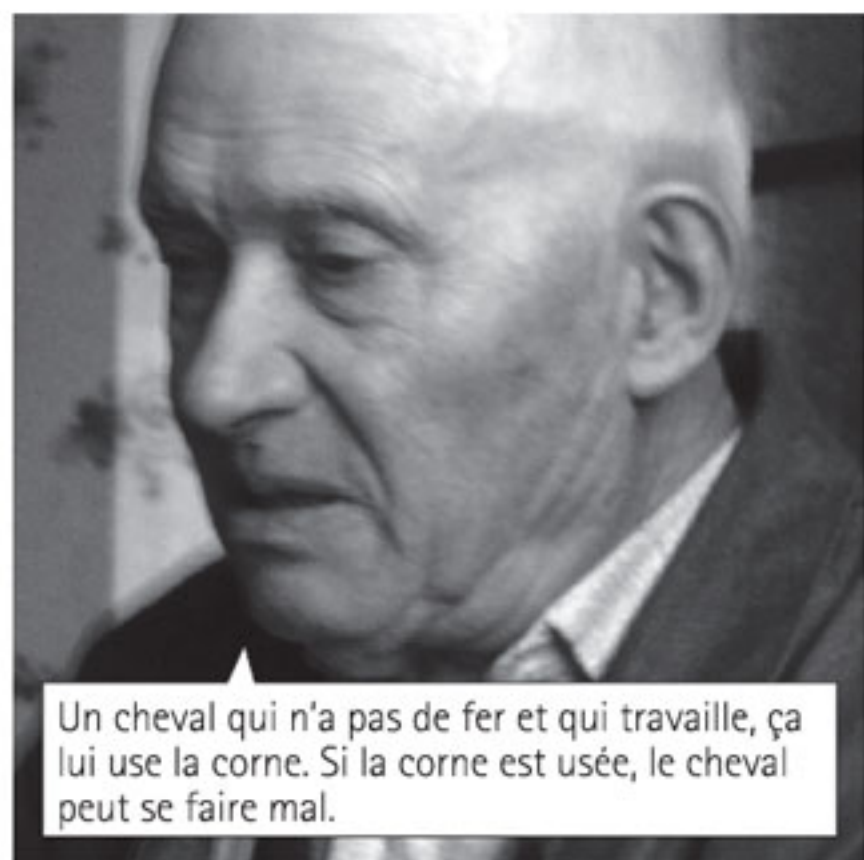
J'aime être face à une clientèle. Il faut aimer les clients et les clients doivent aimer aussi le maréchal-ferrant. Comme ça c'est plus facile à vivre ensemble.



Quand on fait un métier, si on n'aime pas ce métier, il ne faut pas le faire, il faut faire autre chose.



Pour Noël, j'ai ferré quelques chevaux, d'autres m'ont juste fait tailler les pieds.



Un cheval qui n'a pas de fer et qui travaille, ça lui use la corne. Si la corne est usée, le cheval peut se faire mal.



J'avais un arrière-grand-père qui ferrait les chevaux des diligences. Il était patenté du roi pour ferrer les chevaux des diligences.



Dans les bois pas très loin de chez nous, il y avait un chemin qui menait à un relais de diligences pense-t-on.



Dans ce relais, ils faisaient ferrer les chevaux, ils en prenaient d'autres et ils allaient plus loin, c'est comme cela que ça marchait.



A ce moment-là, il y avait beaucoup de maréchaux-ferrants. Dans tous les grands villages, il y avait un maréchal.



Il y en a qui ne ferraient pas. Ils étaient forgerons, ils faisaient la taillanderie, ils réparaient les haches, les socles mais ils ne ferraient pas le cheval.



On était quatre maréchaux dans la commune de Cherves, je parle quand même de mon époque.



J'ai connu quatre ouvriers : un à la Chevalerie, un atelier chez Limousin, un aux Quatre routes à Cherves, un aux Mazouillères. Il y avait un ouvrier de maréchalerie dans tous les grands villages.

Je m'appelle Mme Vieux.  
Quelle histoire tu veux que je te raconte ?

Les forges ?

Les forges, c'est le début des industries. C'est à la forge qu'on fondait un minéral de fer pour en faire de la fonte.

Avec cette fonte, on allait faire des canons, des marmites, des plaques de cheminée comme celle-là. On faisait des faux et des outils agricoles, un peu tout ça.

En 1680, on a fondu les canons. Le roi, à ce moment-là, c'était Louis XIV, on ne connaît pas Louis XIV ?

Oh si !

Le roi Louis XIV avait dans la tête d'armer ses vaisseaux pour faire une grande flotte.

Ses vaisseaux, à cette époque-là, ressemblaient à ceux des pirates. Alors, on a fait des canons partout dans la région.

Cette région-là, c'était la Charente du fer. Il fallait trois choses pour faire la fonte, il fallait du minéral, on en trouvait partout, du charbon de bois, il y avait nos forêts.

Et il fallait de l'eau. On faisait une retenue d'eau, elle coulait et elle entraînait une grande roue qui actionnait les soufflets dont on se servait pour faire la fonte.



On faisait ça dans un grand fourneau, c'était le haut-fourneau. Il faisait huit mètres de haut, comme la maison à peu près.



C'était une espèce de tour, comme une marmite et en haut, on chargeait : on mettait du minerai, du charbon de bois et un peu de quelque chose qu'on appelait du fondant.



On chauffait par le haut, ça s'appelait le gueulard. C'est rigolo, ça, le gueulard.



On mettait le feu et on faisait attention à ce que ça brûle tout le temps. Le minerai fondait.



Quand ça avait assez fondu (oh, ça mettait bien deux jours) on ouvrait la trappe tout à fait en-dessous. Il y avait quelque chose qui coulait : c'était de la fonte.



Elle coulait dans un trou que l'on avait fait dans la salle des fontes en bas. On faisait de grandes barres qui pesaient cinq cents kilos.



Alors, pour les enlever, il fallait plusieurs hommes avec des grandes barres de fer et de grandes pinces.



Comment on faisait les canons ?



On faisait un moule qu'on mettait dans une fosse pleine de sable. Le moule était creux à l'intérieur et quand la fonte commençait à venir, on la dirigeait dans ce moule-là.

On le remplissait complètement.



Après, seulement quand il allait être refroidi, il fallait le creuser et à cette époque-là, on connaissait un petit peu le forage, mais pas tellement.



Pour le forer, il fallait faire très attention.



Ensuite, on ressortait le canon, on le creusait et puis on le coupait en haut. Ce canon, on le mettait de côté pour l'emmener.



Il allait servir pour les vaisseaux du roi à Rochefort au bord de la mer. Comment on allait les emmener là-bas ?



C'était lourd, il y avait des attelages, des tombereaux, qui venaient, qui tiraient, et qui les emmenaient jusqu'à l'Houmeau.



L'Houmeau, c'est un port qui se trouve vers Angoulême.



A Angoulême, on les déchargeait et on allait les mettre sur des bateaux. C'étaient des gabarres et on allait les emmener sur la Charente, jusqu'à Rochefort.



Arrivés à Rochefort, on allait les essayer pour voir s'ils tiraient bien et si c'était pas bon, ils étaient à jeter.



Les propriétaires, ça leur avait coûté tellement cher de les faire voiturer par les eaux, par les tombereaux, qu'ils les laissaient là-bas.



C'est pour ça que dans les caves de Rochefort il y a des tas et des tas de canons qui n'ont jamais servi. Ils les ont laissés là-bas.



On a fait des canons jusqu'en 1781. Ensuite ça a recommencé à la demande de la Convention : il fallait d'autres canons, donc ils ont relancé les opérations de forge de 1792 à 1830.



Vous savez comment on appelait les petits canons que l'on faisait ?



Non

Des crapauds, tout simplement.

Après, les forges elles ont été rasées, et c'est devenu un domaine agricole en 1836, quand mon arrière-grand-père l'a acheté.



Bon, alors, qui veut un autre chocolat chaud ?



# LES CANOLES À MASSIGNAC

Les canoles, c'étaient un genre de brioches faites par le boulanger.



Elles étaient faites avec de la farine de boulanger, des oeufs, un peu de sel, et un verre de cognac. Ni beurre, ni sucre, ni levure... On ne se servait d'aucun moule.



Elles se vendaient surtout en grande quantité le jour des Rameaux, et celui de Pâques.



C'étaient les parrains et les marraines qui les achetaient. Elles étaient aussi vendus chez les 19 cafetiers de Massignac !



Le boulanger de Massignac était renommé pour ses canoles, de père en fils.

Il s'appelait monsieur Hamel.



Je vous parle du début du siècle, avant la guerre.



Un jour, quelqu'un est venu me demander si je connaissais des choses sur les canoles.



Je lui ai répondu : « Bien sûr que j'ai des renseignements sur les canoles. Un ancien instituteur avait fait des recherches et j'ai en ma possession des documents. »



Bref, je lui ai montré mes documents. On n'était pas forcément d'accord sur tout mais bon...



Par exemple, pour moi les canoles étaient rondes.



Pour lui, il y en avait deux sortes, une en forme de sexe d'homme, l'autre en forme de sexe de femme.



Alors je l'ai amené chez l'ancienne boulangère qui a bientôt 100 ans. Elle n'avait pas pris la suite du boulanger Hamel mais peut-être avait-elle des renseignements ?



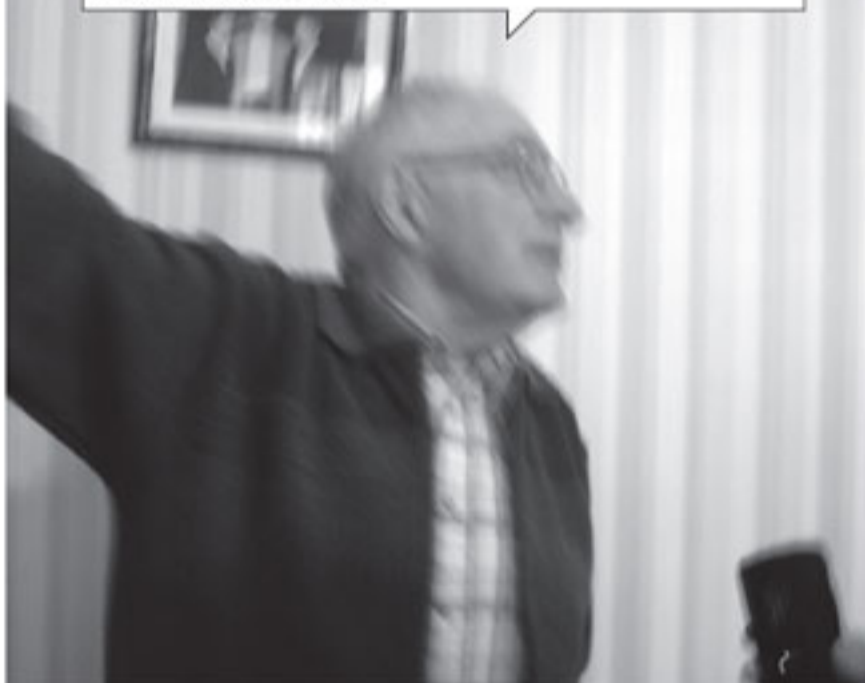
Monsieur Hamel avait une bonne, Marie, brave mais naïve. Il lui a demandé d'aller chercher le moule à canoles chez un concurrent.



Sitôt dit, sitôt fait, elle y alla et revint en traversant tout le bourg avec un gros sac très lourd sur les épaules.



A l'arrivée dans le fournil de M. Hamel, elle laissa tomber lourdement le présumé moule à canoles.



Son patron se mit en colère :  
« Chetivo, t'è cassa lu mounlé à canolés ! Commo van nous fê ? »\*



Et il sortit en éclatant de rire une énorme pierre du sac.

Marie comprit qu'on s'était moqué d'elle.



Pendant des semaines on parla de la farce à Massignac. Puis, au fil du siècle, on perdit la trace des canoles, même à Massignac.



\* « Méchante, t'as cassé le moule à canoles ! Comment qu'on va faire ? »